
I

laboratoire espace cerveau

space brain
laboratory

A

**cycle «vers un monde
cosmomorphe»**

C

**synthèse
de la station 15
6 juillet 2019-ex situ
Frac Île-de-France
Le Château, Rentilly**

**Faire chair,
comment changer
de paradigme
dans des mondes
enchevêtrés ?**

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

La Station 15 du Laboratoire espace cerveau, intitulée « Faire chair, comment changer de paradigme dans des mondes enchevêtrés ? », a été conçue à partir d'une proposition des artistes Daniel Steegmann Mangrané, Cecilia Cavalieri et Stéphanie Raimondi. Invité·e·s par le Laboratoire suite à l'exposition de Daniel Steegmann Mangrané à l'IAC, *Ne voulais prendre ni forme, ni chair, ni matière*, il·elles ont pensé cette station à partir du perspectivisme amérindien, concept exploré par le philosophe Eduardo Viveiros de Castro et qui trouve un écho certain dans le travail de l'artiste. Cette station a été l'occasion de croiser les regards, de convoquer les imaginaires artistiques, philosophiques, juridiques et scientifiques. Elle a permis de sonder les notions de perspectivisme, d'animisme et de sujet dans l'optique de créer de nouvelles alliances politiques et de reconnaître toutes les subjectivités. Ces pistes de réflexion, outils pour se défaire de notre vision anthropocentrée du monde, invitent à poser une question fondamentale à l'horizon du post-Anthropocène : qui fait partie du « nous » ?

Juliana Fausto, post-doctorante en philosophie de l'Universidade Federal do Paraná au Brésil, inaugure la journée avec la « Cosmopolitique des animaux » et sa proposition de construire un répertoire politique nouveau entre humains et animaux. En partant du constat que l'humain mène une guerre contre l'animal depuis la naissance de la modernité, Juliana Fausto présente l'état de ses recherches à propos de la citoyenneté canine dans la ville de Paraná et du lien entre santé publique et bien-être animal. Son observation des communautés de chiens errants la mène à penser le rôle politique souvent

invisible des animaux, confrontés à la question de la rage et aux campagnes de stérilisation, voire d'extermination, qui n'ont souvent pas les effets escomptés. La vie des chiens ayant évolué conjointement avec celle des humains, la notion de domestication semble moins appropriée que celles de co-domestication, de symbiose et de travail conjoint. Juliana Fausto se questionne sur la manière de récupérer et de nourrir cette « chorégraphie ontologique », formulé de Donna Haraway. Des systèmes d'alliances multi-spécifiques peuvent être (re)créés entre les chiens et les humains, par l'intermédiaire de la vaccination par exemple, faisant des chiens des agents de la santé publique, mais également en appréciant la rue comme un espace de vie. Pour cela, il est nécessaire de comprendre ce que veulent les communautés canines, ce qui compte pour elles, comme l'explique Vinciane Despret. L'acquisition de ce savoir est également une responsabilité. Il faut en effet être à la hauteur de leurs réponses pour remplacer le système de contrôle et de propriété par celui de coexistence et de collaboration. Ce qui compte pour l'animal doit compter pour un réseau d'alliés qui prend en considération les chiens en tant que personnes, personnes qu'il ne faut pas priver de leur puissance et de leur liberté.

C'est ensuite la puissance animiste du cinéma qui est explorée par Stéphanie Raimondi, artiste vivant entre Paris et Rio de Janeiro. Stéphanie Raimondi trace un parcours dans l'histoire de l'image animée et des théories animistes, entre la fin du XIX^e siècle et aujourd'hui, avec, en filigrane, les questions de changements d'états et de transformation, qui sont également au cœur de sa pratique artistique. Le cinématographe est une machine opérante et puissante

pour mouvoir le réel, animer l'image et faire sortir le spectateur de lui-même. Aby Warburg, en parlant du présupposé dynamique de l'image, permet d'aborder l'animisme de cette image. Pour Jean Epstein, le cinéma rend visible l'*animus* des choses, qui deviennent des sujets actifs, et change la vision du monde du spectateur. En faisant apparaître les images sous leur forme active, le cinéma est aussi, par un jeu de miroir, un médium privilégié des états modifiés de la conscience, pour accéder à un mode spécifique du sensible, comme l'explique Jacques Rancière. Chez Godard, cette idée convoque le mystère du cinéma, car il abolit les frontières entre l'esprit et le corps, l'intérieur et l'extérieur, corroborant le caractère surnaturel, mystique, évoqué par Jean Epstein. Pour Gilles Deleuze en revanche, il n'y a pas de mystère ou de subjectivité mais une réelle puissance du cinéma, qui ne reproduit pas la réalité mais produit de la réalité. La caméra filme non pas le monde mais la croyance en ce monde, faisant du cinéma un lieu où circulent les âmes. Cette idée permet justement à Stéphanie Raimondi d'aborder le travail d'Apichatpong Weerasethakul, qui – plus qu'aucun autre réalisateur – fait du cinéma un monde animiste où tous les êtres cohabitent. Humains et non-humains, vivants et morts, s'y réinventent et créent des entremondes transitoires. Pour le réalisateur thaïlandais, le cinéma est un véhicule pour nous-mêmes, une extension de notre âme, utile pour ceux qui ne pratiquent pas le bouddhisme, afin d'entrer en soi-même. Il fonctionne telle la méditation, en tant que mode d'abstraction.

Nous terminons la matinée avec l'intervention de Mathias Gibert, professeur de philosophie et chercheur doctorant à l'Université

Toulouse – Jean Jaurès (nommée jusqu'en 2014 l'Université Toulouse II – Le Mirail). Mathias Gibert nous expose sa recherche actuelle visant à dessiner le portrait philosophique des notions de perspective et de perspectivisme.

La perspective est un objet récurrent du discours sur l'art. Pourtant, elle n'a jamais été étudiée dans son fondement philosophique et reste un signifiant flottant, dont l'histoire est accompagnée d'une multitude de définitions successives. Selon Hubert Damisch, la théorisation de la perspective par Alberti est fondatrice de la pensée occidentale. Avec l'intervention de Mathias Gibert, cette notion de perspective, liée au concept de « point de vue », nous apparaît dans toute son équivocité et sa banalité, définie comme telle par Gilles Deleuze. Quels enjeux se cachent derrière le lieu commun langagier du « point de vue » ? Est-il possible de se dégager de la perspective pour en générer une histoire, une interprétation philosophique ? Chez Nietzsche, la perspective nécessaire, fait que notre rapport au monde est toujours faux, car il répond à des besoins. Nous ne voyons jamais le monde en soi, mais en fonction de la perspective. Dans ce sens, la perspective est une interprétation, chaque sujet est une interprétation et nous sommes des multiplications du monde lui-même, ce qui permet d'aborder les concepts de point de vue situé et de perspectivisme. Chez Nietzsche, le premier à utiliser cette notion, le perspectivisme est un concept tardif, rare et ambigu. Il est comme une maladie native universelle, le point de départ de toute vie. En ouvrant la voie à la multiplication et la variation des points de vue, il est possible de faire éclater le perspectivisme natif. Entre les interprétations, qui sont irrémédiablement en conflit, existent des jeux de dominations, la volonté de puissance,

comme l'appelle Nietzsche. L'interprétation qui gagne est celle qui arrive justement à ne plus être considérée comme une interprétation. Le perspectivisme est un domaine de prédation, au sein duquel il faut accepter l'état de guerre permanent mais empêcher qu'une interprétation, comme l'universalisme occidental, dévore toutes les autres, en souscrivant au monde comme l'infini des perspectives et la libre fabulation de l'être.

Nous continuons d'explorer les questions de prédation et de dévoration en deuxième partie de journée avec Nicolas Césard, anthropologue, ethnobiologiste et maître de conférences au Muséum national d'Histoire naturelle. Nicolas Césard nous propose en effet une étude comparée des relations entre humains et insectes en France et en Amazonie. Il s'intéresse à la représentation que les humains se font des insectes et, avec cette étude comparée, fait apparaître différentes conceptions et rapports au monde. En France, les animaux sont la plupart du temps appréhendés en fonction de leur utilité ou de leur caractère nuisible, selon une conception anthropocentrique. Nicolas Césard y étudie l'invasion régulière et massive des boudragues, sauterelles du Massif des Maures dans le Var, considérées comme des ravageurs de culture. Ces animaux inspirent crainte et répulsion aux humains qui connaissent leur comportement tout en se questionnant sur leur apparition et disparition, cyclique mais imprévisible. Ces pullulations irrégulières sont de fait liées intrinsèquement aux cycles de l'activité humaine. Celle-ci se caractérise par la volonté de contrôle et de domination de l'humain sur l'environnement. Elle est liée à la peur de la « nature

sauvage » et mène à une dichotomie entre le territoire des hommes et celui des animaux. Cependant, dans le cas des boudragues, ce sont justement la culture des terres et les constructions sur les collines qui ont empiété sur le territoire des insectes. En Amazonie, notamment chez les Wayana de Guyane, la relation entre humains et insectes est plutôt synonyme de familiarité et d'intégration. Selon la conception animiste des Wayana, insectes et humains partagent une même essence bien qu'ils ne se ressemblent pas. Ils considèrent les insectes comme des sujets neutres ou des supports symboliques. La puissance de ces insectes, notamment des fourmis et des guêpes, est utilisée dans des rituels initiatiques collectifs ou individuels, qui servent à donner de la force, soulager une douleur ou encore enrayer la paresse. Cette puissance matérialisée par leur venin, choisi en fonction de sa dangerosité et de ses effets, révèle également la véritable nature prédatrice des insectes. Les rituels ont moins pour objectif une démonstration de courage que le renouvellement des énergies vitales. Car les Wayana stimulent la circulation des substances à l'intérieur des corps, qui révèle l'importance du caractère dynamique et interdépendant des organismes. Le cas amazonien dépasse les lieux communs sur le caractère nuisible ou utile des insectes et fait une part plus grande à la coexistence. Les rituels d'insectes nous permettent ainsi d'appréhender une des pistes de réflexion les plus incarnées de la volonté de « Faire chair » de la Station 15, soit les zones de contact entre les vivants, subjectivités imbriquées dans un environnement commun à tout•e•s.

En amont de son intervention, Sarah Vanuxem, maîtresse de conférences à la faculté de droit de l'Université Côte d'Azur, revient sur la notion de « nuisible » pour nous expliquer que ce terme a été supprimé du vocabulaire législatif et que des décisions de justice ont mené à l'affectation de terrains à l'usage des insectes.

Avec ses réflexions mêlant le droit de l'environnement et le droit de la propriété, Sarah Vanuxem cherche à dépasser les dualismes et la conception juridique occidentale moderne pour explorer la possibilité de donner des droits à la nature et aux « choses », qui selon cette pensée occidentale ne sont justement pas des sujets de droit. Pour cela, Sarah Vanuxem propose de se pencher sur le droit des servitudes, dans la région du plateau ardéchois, par le biais d'une lecture du droit tendant vers l'animisme.

Dans le droit antique et celui du Moyen Âge, les droits des communaux pouvaient appartenir aux bâtiments, aux murs, aux fonds de terre ou aux lieux. Cela a-t-il encore du sens aujourd'hui, dans le contexte actuel du grand mouvement de personnification de la Nature ? C'est ce que Sarah Vanuxem a pu constater sur le plateau ardéchois. Dans le Code civil, la notion de servitude, charge qui pèse sur un fonds de terre, est un droit de créance d'un fonds de terre sur un autre fonds de terre, tels que les droits de passage, de puisage, de pacage, etc. Certains auteurs décelent un caractère quasi-animiste dans ces passages du Code civil où les servitudes sont considérées comme des personnes. Avec le droit des servitudes apparaît une stratégie facilitant la réhabilitation du caractère collectif sous-jacent gommé par le concept des représentants et de la personnalité juridique donnée à une personne morale. Grâce aux servitudes, les communs ne

sont plus des ressources mais des membres à part entière de la communauté, desquels on reconnaît l'intentionnalité, et les êtres humains n'en sont pas des représentants mais des mandataires. Ainsi les habitants de la forêt ou d'un fleuve peuvent en être les intendants, car ils sont la forêt ou le fleuve il·elle-même. Ce renversement offre la possibilité d'un déplacement depuis les interactions entre objets et sujets vers des relations entre habitats et habitants, pour renverser la conception occidentale moderne du droit et donner une autre piste de réflexion pour déconstruire la pensée anthropocentrique.

Nous terminons la Station 15 avec la présentation du travail sur l'animisme du philosophe David Abram par Emilie Hache, maîtresse de conférences au département de philosophie de l'Université Paris Nanterre. Pour renverser notre rapport au monde, David Abram pense qu'il ne s'agit pas tant d'étendre la personnalité à certains autres vivants que de se demander pourquoi les humains ne sont pas animistes alors que le reste du monde l'est. Pour répondre à cette question centrale, le philosophe développe une hypothèse : les humains seraient devenus sourds et aveugles au monde sensible à cause de l'écriture.

Le langage est d'abord une expérience profondément charnelle, composée de vibrations physiques et sensorielles qui habitent le corps. Il n'est pas uniquement humain et nous inscrit pleinement dans le monde. Alors comment cette inscription a-t-elle disparu ? *Comment la terre s'est tue*, comme le formule David Abram pour le titre de son livre ? L'écriture est une innovation technique développée au fil des siècles qu'il présente comme un processus concret et matériel de rupture. Les premières lettres avaient

encore des vestiges de liens avec le monde sensible mais l'écriture alphabétique opère un premier déplacement en passant de l'image, du signe, à sa représentation. Progressivement, l'attention s'est de plus en plus portée sur le son des mots plutôt que sur leur signifié. Puis, les moines copistes ont ajouté des espaces blancs entre les mots à partir du VII^e siècle, faisant naître la lecture silencieuse, pratique autoréflexive puissante qui nous fait écouter le résonnement intérieur des mots, étendue et renforcée par la suite avec l'invention de l'imprimerie puis l'école obligatoire.

La perception, comme nous l'explique Merleau-Ponty, est une participation physique engageant la langue, les yeux, le corps tout entier, elle est une participation réciproque, entre nous et le monde qui est animé par ces échanges perceptuels. Ces participations ne peuvent être suspendues qu'en faveur d'autres participations, sollicitations. Pourtant, les yeux et les oreilles sont des sens qui nous mettent à distance : on ne goûte pas, on ne touche pas. Et plus encore, l'écriture et la lecture détournent l'attention des yeux et des oreilles, alors que nous ne pouvons pourtant pas suspendre le flux des participations phénoménologiques. Les lettres inertes nous parlent comme les rivières et les végétaux parlent à d'autres. De l'écriture naît un animisme autoréflexif qui s'ignore et court-circuite la réciprocité de nos relations sensorielles avec le monde vivant.

Pour renverser cette situation et rompre avec l'exceptionnalisme humain, il n'est pas question d'arrêter de lire et d'écrire. Cela n'aurait pas de sens d'essayer de retrouver un animisme qui n'est pas le nôtre, alors que c'est justement la lecture, l'écriture, qui ont permis à David Abram de retrouver notre propre

animisme. Il propose plutôt de ne plus essayer de faire entrer dans nos systèmes rationnels les croyances et pratiques animistes des autres, mais de donner une compréhension animiste de notre rationalité. De manière assez radicale face à la tradition naturaliste, David Abram nous considère ainsi comme des animistes, qui s'ignorent peut-être, mais des animistes tout de même, car nous ne pouvons pas être autre chose.

La présentation de la pensée de David Abram est une belle manière de conclure cette Station 15 qui avait pour objectif d'interroger le comment de la transformation pour se défaire de notre vision anthropocentrée du monde et tendre vers des mondes cosmomorphes.

Pauline Créteur